YU HUA

Le septième jour

roman traduit du chinois
par Angel Pino et Isabelle Rabut

ACTES SUD

"LETTRES CHINOISES"
série dirigée par Isabelle Rabut

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Inspiré du mythe biblique de la création du monde, ce roman se déploie sur sept jours pendant lesquels dérive la mémoire du narrateur avant de lui offrir le repos des réponses espérées.

Yang Fei vient de mourir dans une explosion. Seul, extrêmement pauvre du temps de son vivant, il arrive sur l'autre rive sans pouvoir prétendre à la moindre sépulture.

Ainsi est-il condamné à errer là où certains semblent attendre, quand d'autres savent depuis toujours que misère et solitude les consignent à jamais dans ce paisible entre-deux. Déambulant en toute quiétude, Yang Fei croise des êtres depuis longtemps perdus, parvient à donner un sens aux incomplétudes de son existence sans jamais renoncer à l'idée de retrouver son père, ce cher vieillard qui une nuit s'échappa de leur logis en espérant ainsi adoucir leur si triste avenir.

Un roman d'une beauté prégnante où les êtres cheminent vers la douceur en convoquant pour mieux s'en déprendre leur vie de souffrances et d'offenses, dans une Chine d'aujourd'hui au pouvoir arrogant et brutal.

YU HUA

Né en 1960 à Hangzhou (Zhejiang), Yu Hua a commencé à écrire en 1983. Il a reçu en 2008 le prix Courrier international du meilleur livre étranger pour Brothers. *Son oeuvre est disponible en France aux éditions Actes Sud, qui ont notamment publié* Le Vendeur de sang *(1997),* Un amour classique *(2000),* Vivre ! *(Babel n° 880, adapté au cinéma par Zhang Yimou, grand prix du Jury au Festival de Cannes 1994) et* La Chine en dix mots *(2010).*

DU MÊME AUTEUR

UN MONDE ÉVANOUI, Philippe Picquier, 1994.
VIVRE!, Le Livre de poche, 1994 ; Babel n° 880.
LE VENDEUR DE SANG, Actes Sud, 1997 ; Babel n° 748.
UN AMOUR CLASSIQUE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 955.
CRIS DANS LA BRUINE, Actes Sud, 2003.
1986, Actes Sud, 2006.
BROTHERS, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1003.
SUR LA ROUTE À DIX-HUIT ANS, Actes Sud, 2009.
LA CHINE EN DIX MOTS, Actes Sud, 2010 ; Babel, n° 1217.

Illustration de couverture : © Zhang Xiaogang, A Saluting Boy, 2000

Titre original :
Di qi tian
第七天
Éditeur original :
Xinxing chubanshe, Pékin
© Yu Hua, 2013

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03845-8

YU HUA

Le septième jour

roman traduit du chinois
par Angel Pino et Isabelle Rabut

ACTES SUD

Dieu acheva au septième jour son œuvre, qu'il avait faite : et il se reposa au septième jour de toute son œuvre, qu'il avait faite.

Genèse, II, 2-3.

LE PREMIER JOUR

Par un épais brouillard, je suis sorti de la maison que je louais, et j'ai divagué dans la ville irréelle et chaotique. Je devais me rendre dans cet endroit qu'on appelle le funérarium, et qu'on appelait jadis le crématorium. On m'y avait convoqué, avec obligation de me présenter là-bas avant 9 heures du matin, ma crémation étant prévue pour 9 h 30.

Des bruits d'effondrement avaient retenti toute la nuit, des explosions successives, à croire que les maisons, épuisées, se couchaient l'une après l'autre. J'avais dormi d'un demi-sommeil au milieu de ces explosions incessantes, et à l'aube, quand j'avais ouvert la porte, tout s'était tu subitement : en poussant la porte, c'était comme si d'un geste j'avais éteint les bruits. Puis j'ai remarqué, collée sur la porte, la convocation qui m'était adressée. Les caractères, humectés par le brouillard, n'étaient plus très lisibles. Il y avait aussi deux autres papiers, collés là depuis une dizaine de jours, me rappelant que ma note d'électricité et ma facture d'eau n'avaient pas été réglées.

Quand je suis sorti, le brouillard avait cadenassé le visage de la ville. Il n'y avait plus ni jour ni nuit, il n'y avait plus ni matin ni soir. Je me suis dirigé

vers l'arrêt de bus. Des silhouettes humaines jaillissaient brusquement devant moi, pour disparaître aussitôt. J'ai parcouru un bout de chemin avec précaution, puis un objet, qui ressemblait à un panneau d'arrêt de bus, s'est dressé au travers de ma route, comme s'il surgissait tout à coup de terre. Je me suis dit qu'il y avait probablement un numéro dessus et que si c'était le 203, c'était le bus qu'il me fallait prendre. Incapable de distinguer le numéro, j'ai levé la main droite pour essuyer le panneau, mais cela n'a servi à rien. Je me suis frotté les yeux, et j'ai cru voir le numéro 203. Alors j'ai compris que c'était bien l'arrêt de bus. Puis j'ai éprouvé une sensation étrange : mon œil droit était à l'endroit habituel, mais le gauche s'était déplacé sur la joue. Ensuite, j'ai senti qu'il y avait quelque chose qui pendait à côté de mon nez et sous mon menton. Je me suis tâté et je me suis aperçu que ce que je sentais à côté de mon nez, c'était mon nez ; et que ce que je sentais sous mon menton, c'était mon menton. Mon nez et mon menton avaient changé de place.

Des ombres flottaient dans le brouillard. Des sons vivants me parvenaient comme un clapotis de vagues. J'étais debout, là, dans cette ambiance fantomatique, à attendre le bus 203. J'ai entendu un bruit de carambolage. Les yeux mouillés par le brouillard, je ne voyais rien. J'ai entendu seulement l'enchaînement des bruits des voitures s'entrechoquant. Une voiture a surgi du brouillard et m'a frôlé. Elle a foncé vers un amas de sons vivants, qui ont brusquement explosé, tel un geyser.

Toujours debout, j'ai continué d'attendre. Au bout d'un moment, j'ai pensé qu'à cause du carambolage géant qui venait de se produire, le bus numéro 203

ne viendrait pas et que je ferais mieux de rejoindre l'arrêt suivant.

Tandis que j'avançais, mes yeux humides ont aperçu des flocons de neige : ils voltigeaient dans le brouillard, pareils à des rayons de lumière qui ont réchauffé mon visage. Je me suis arrêté, et j'ai baissé la tête pour les regarder tomber sur mon corps. Sous les flocons, mes vêtements sont devenus subitement plus distincts.

J'étais conscient de l'importance de ce jour : c'était le premier jour depuis ma mort. Pourtant, je ne m'étais pas lavé, je n'avais pas revêtu mes habits mortuaires, je portais toujours mes vêtements ordinaires sous mon vieux et lourd manteau ouaté. Et c'est dans cette tenue que je me dirigeais vers le funérarium. J'ai eu honte de mon inconséquence et je suis revenu sur mes pas.

Les flocons qui tombaient apportaient un peu de clarté sur la ville. Le brouillard épais a semblé peu à peu retirer son maquillage. Et tout en marchant, j'ai entrevu vaguement les piétons et les voitures qui allaient et venaient dans la rue. Quand je suis arrivé à la station de bus que j'avais quittée, une scène de pagaille s'est offerte à moi : une vingtaine de véhicules pêle-mêle bouchaient l'artère. Il y avait aussi des voitures de police et des ambulances. Des gens gisaient au sol, d'autres étaient extraits des carcasses cabossées des autos. Les uns gémissaient, d'autres pleuraient, d'autres encore ne disaient rien. C'était l'endroit où s'était produit le carambolage de tout à l'heure. Je me suis arrêté un moment, et cette fois j'ai vu clairement le numéro 203 sur le panneau. J'ai poursuivi mon chemin.

De retour chez moi, j'ai ôté ces vêtements qui ne convenaient pas à la circonstance et, dans le plus

simple appareil, je me suis dirigé vers le lavabo, j'ai ouvert le robinet et, tandis que je recueillais l'eau dans mes paumes pour me laver, je me suis rendu compte que j'avais des blessures sur le corps. Les plaies ouvertes étaient pleines de poussière et à l'intérieur il y avait des gravillons et des échardes que j'ai retirés avec soin.

À ce moment-là, mon portable, qui était posé près de mon oreiller, a sonné. Cela m'a surpris car, mon abonnement n'ayant pas été payé en temps et en heure, il était suspendu depuis deux mois. Or voilà qu'il se mettait à sonner. Je l'ai pris en main et j'ai appuyé sur la touche d'écoute.

— Allo, ai-je dit tout bas.

Une voix m'a parlé.

— Yang Fei ?

— Oui, c'est moi.

— Ici le funérarium. Où es-tu ?

— Chez moi.

— Qu'est-ce que tu fabriques chez toi ?

— Je me lave.

— Il est presque 9 heures, et tu en es encore à te laver ?

— J'arrive tout de suite, ai-je dit, gêné.

— Dépêche-toi, et viens avec ton numéro de passage.

— Où est-ce qu'il est ?

— Tu le trouveras collé sur ta porte.

Mon interlocuteur a raccroché. J'étais un peu fâché : quelle idée aussi de presser les gens un jour comme celui-là ! J'ai reposé le téléphone et j'ai continué à nettoyer mes plaies. Je suis allé chercher un bol, que j'ai rempli d'eau, et je les ai débarrassées des gravillons et des échardes. J'ai accéléré la manœuvre.

Ma toilette achevée, je me suis dirigé tout dégoulinant vers l'armoire et je l'ai ouverte pour y prendre mes habits mortuaires. À l'intérieur du meuble, il n'y avait rien de tout cela, sauf à la rigueur un pyjama de soie blanche, avec dessus des motifs imprimés à peine visibles et sur la poitrine ce nom, Li Qing, brodé au fil rouge et d'une couleur déjà passée, vestige de mon mariage éphémère. Mon épouse d'alors, Li Qing, avait choisi avec soin dans un magasin deux pyjamas de style chinois boutonnés au milieu. Elle avait brodé mon nom sur son pyjama à elle et le sien sur le mien. Depuis que notre mariage avait pris fin je ne le portais plus, et maintenant que je l'avais de nouveau sur moi, ce pyjama de soie blanche m'a paru d'une couleur aussi douce que les flocons de neige.

J'ai ouvert la porte de la maison et j'ai examiné attentivement la convocation collée dessus. Sur la convocation, il était marqué "A3", et j'ai pensé qu'il s'agissait de mon numéro de passage. J'ai arraché la convocation, je l'ai pliée et l'ai mise avec précaution dans la poche de mon pyjama.

Alors que je m'apprêtais à partir, j'ai eu l'impression qu'il manquait quelque chose. Debout dans la neige qui virevoltait, j'ai réfléchi un instant, et cela m'est revenu : je n'avais pas de crêpe de deuil. J'étais seul au monde, qui aurait pu me pleurer à part moi-même ?

Je suis retourné dans la maison que je louais, et j'ai fouillé dans l'armoire à la recherche d'un morceau de tissu noir. J'ai cherché longtemps et n'ai rien trouvé d'autre qu'une chemise noire, qui avec le temps était devenue presque grise. Je n'avais pas le choix : j'ai tout simplement découpé un bout d'une des manches, que j'ai enfilé ensuite sur le bras gauche de mon pyjama

blanc. Cette panoplie de deuil était certes un rien sommaire, mais c'était déjà plus que suffisant.

Mon portable a sonné de nouveau.

— Yang Fei ?

— Oui.

— Ici le funérarium. Tu veux te faire incinérer, oui ou non ?

— Oui, ai-je répondu, après un moment d'hésitation.

— Il est déjà 9 h 30, tu es en retard.

— Même pour ça, on peut être en retard ? ai-je demandé prudemment.

— Dépêche-toi si tu veux te faire incinérer.

*

Le hall d'attente du funérarium est vaste et tout en longueur. Dehors le brouillard se dissipe peu à peu, mais l'intérieur est encore enveloppé de brume. Quelques appliques murales en forme de candélabres, très espacées les unes des autres, scintillent d'une lumière blanchâtre, la couleur de la neige. Cette couleur blanche me procure sans que je sache pourquoi une sensation de chaleur.

Sur le côté droit du hall sont alignées des rangées de chaises en plastique reliées entre elles par des armatures en fer. À gauche, c'est la zone des fauteuils : des fauteuils confortables placés en cercles, autour de tables basses sur lesquelles on a disposé des fleurs en plastique. Un grand nombre de gens patientent sur les chaises en plastique ; tandis qu'ils ne sont que cinq du côté des fauteuils. Installés à leur aise, jambes croisées, ces derniers affichent l'air satisfait de ceux qui ont réussi dans la vie. Du côté

des chaises en plastique, les gens se tiennent assis bien droit.

Quand je suis entré, un homme maigre comme un clou, revêtu d'une veste bleue trouée et portant des gants blancs troués, est venu à ma rencontre. J'ai eu le sentiment que son visage était tout en os, dépourvu de chair.

Il fixe mon visage déstructuré et dit doucement :

— Vous voilà.

— C'est bien le crématorium ?

— À présent, on ne l'appelle plus le crématorium, mais le funérarium.

Je comprends que j'ai dit une bêtise. C'est comme si, en entrant dans un hôtel, j'avais demandé : "On est bien dans une auberge de jeunesse ?"

Dans sa voix il y a une fatigue qui vient de loin. Dès qu'il a ouvert la bouche j'ai su que ce n'était pas la voix qui m'avait dit au téléphone : "Ici le funérarium." Je m'excuse pour mon retard. Il secoue légèrement la tête et me rassure : beaucoup de gens sont en retard aujourd'hui. Mon numéro de passage a déjà été appelé. L'homme se dirige vers le distributeur situé près de l'entrée pour y prendre un ticket qu'il me tend.

Je suis passé du numéro A3 au numéro A64. Sur le ticket, au-dessus du numéro, il est précisé que cinquante-quatre personnes attendent devant moi.

— Ai-je encore une chance de me faire incinérer aujourd'hui ? demandé-je.

— Chaque jour, il y a pas mal de gens qui laissent passer leur tour.

De sa main droite au gant blanc troué, il m'invite à aller patienter sur une des chaises en plastique. Me voyant lorgner les fauteuils, il m'avertit que c'est la

zone réservée aux VIP et que ma place est dans celle des personnes ordinaires, du côté des chaises en plastique. Tandis que je me dirige vers la zone qu'il m'indique, mon ticket au numéro A64 en main, je l'entends soupirer :

— Encore un de ces malheureux qui débarquent ici sans s'être fait retoucher.

Je m'assieds sur une chaise en plastique. L'homme à la veste bleue fait continuellement la navette dans l'allée qui relie la zone des VIP à celle des personnes ordinaires. Il paraît plongé dans ses pensées et ses pas martèlent le sol comme on frappe à une porte. Des retardataires ne cessent d'entrer. Il va à leur rencontre, les salue d'un "Vous voilà", part leur chercher un nouveau numéro, et d'un geste de la main les invite à aller s'asseoir avec nous sur une chaise en plastique. Un retardataire se présente, qui appartient à la catégorie des VIP : il l'accompagne jusqu'à la zone des fauteuils.

Ceux qui attendent du côté des chaises en plastique discutent à voix basse. Les six personnalités qui attendent maintenant dans la zone qui leur est réservée bavardent elles aussi, mais d'une voix sonore, comme si c'étaient des chanteurs se produisant sur scène. Nos conversations à nous semblent monter de la fosse à orchestre.

Dans la zone des VIP, la conversation roule sur les habits mortuaires et les urnes funéraires. Eux portent des habits mortuaires en soie naturelle de la meilleure facture, avec des motifs colorés brodés à la main. Ils évoquent comme en passant le prix qu'il leur en a coûté, et qui dépasse les 20 000 yuans. Dans leurs vêtements, je leur trouve l'air de personnages sortis tout droit de la cour impériale. Puis ils se mettent à parler de leurs urnes respectives. Elles sont en bois

de rose et gravées de motifs finement ciselés, et leur prix dépasse les 60 000 yuans. Les six urnes portent des noms ronflants : palais du Santal, palais de la Grue de la longévité, palais du Dragon, palais du Phénix, palais de la Licorne et tombeau de l'Ouest en bois de santal*.

Chez nous on discute aussi habits mortuaires et urnes funéraires. Du côté des chaises en plastique, les vêtements sont en soie synthétique mêlée d'un peu de coton naturel, et valent aux alentours de 1 000 yuans. Les urnes sont soit en cyprès soit en contreplaqué, sans rien de gravé dessus, et leur prix oscille entre 200 yuans, pour les moins chères, et 800 yuans, pour les plus chères. Quant à leurs noms, ils sont d'un tout autre style : Retour au bercail ou Renommée éternelle.

À la différence de la zone des fauteuils, où l'on se vante du prix élevé de son habit et de son urne, dans la zone des chaises en plastique on évalue les rapports qualité-prix. Les deux personnes qui attendent sur la rangée devant moi ont découvert, au fil de la conversation, que leur costume, identique, avait été acheté dans le même magasin, mais que l'un avait coûté 50 yuans de plus que l'autre. Celui qui a payé le plus cher marmonne en soupirant :

— Ma femme ne sait pas marchander.

J'ai remarqué que tous ceux qui attendent dans la zone des chaises en plastique portent eux aussi des habits funéraires : les uns, des vêtements traditionnels dans le style des époques Ming ou Qing ; les

* Allusion aux "tombes occidentales" des empereurs Qing situées dans la province du Hebei, au sud-ouest de Pékin. *(Toutes les notes sont des traducteurs.)*

autres, des vêtements modernes, dans le style Sun Yat-sen* ou dans le style occidental. Moi, je me suis contenté d'un vieux pyjama blanc de style chinois boutonné au milieu. Dieu soit loué, ce matin, une fois dehors, je me suis aperçu à temps que mon lourd manteau ouaté ne convenait pas et je l'ai troqué contre ce pyjama. Aussi miteux soit-il, il me permet de passer inaperçu dans la masse de ceux qui attendent sur les chaises en plastique.

Mais je n'ai pas d'urne funéraire, pas même une urne au rabais du genre Retour au bercail ou Renommée éternelle. Je commence à me désoler : où mes cendres vont-elles atterrir ? Va-t-on les répandre dans la mer ? Non, impossible, c'est la destination réservée aux cendres des grands hommes. Leurs cendres sont expédiées par avion spécial, sous la protection d'un bâtiment militaire, et on les disperse au-dessus des flots, au milieu des sanglots de leurs proches et de leurs subordonnés. Quand mes cendres sortiront du crématoire, ce sont la pelle et la balayette qui les attendront, puis une poubelle quelconque.

Le vieillard assis à mes côtés se tourne vers moi et me dévisage.

— Tu n'es pas lavé, et ton visage n'a pas été retouché ? s'étonne-t-il.

— Mais si, je me suis lavé.

— Regarde-toi, poursuit le vieux : ton œil gauche sort de son orbite, ton nez pendouille sur le côté, et ton menton descend drôlement bas.

* Le costume Sun Yat-sen – du nom du "père de la nation" (1866-1925) – est en fait l'habit que portaient, naguère encore, les cadres chinois, et qui s'inspire en réalité des uniformes de l'armée rouge soviétique. On a tendance, aujourd'hui, à parler de "costume Mao".

Je me rappelle qu'en me lavant j'ai oublié de retoucher mon visage. Aussi dis-je, gêné :

— C'est vrai.

— Les gens de ta famille ne se sont pas cassé la tête. Personne n'a pensé à te retoucher ou à te maquiller.

Je suis seul au monde. Le père qui m'a fait la grâce de m'élever, Yang Jinbiao, est parti sans un mot d'adieu voilà plus d'un an, alors qu'il était atteint d'une maladie incurable. Mes vrais parents vivent dans une ville du Nord, à mille kilomètres d'ici, et ils ignorent qu'à cet instant je me trouve dans un autre monde.

Une femme assise de l'autre côté qui nous a entendus parler examine mes vêtements et m'interpelle.

— C'est drôle, ton habit de longévité ressemble à un pyjama.

— C'est un habit mortuaire, rectifié-je.

— Un habit mortuaire ? répète-t-elle, d'un air perplexe.

— C'est la même chose, précise le vieux, mais habit de longévité, ça sonne mieux.

Je remarque que leurs visages à tous les deux sont outrageusement maquillés, comme s'ils s'apprêtaient à monter sur les planches et non pas à se faire incinérer.

Un de ceux qui patientent sur les chaises de devant se plaint à l'homme à la veste bleue.

— On poireaute depuis je ne sais combien de temps, et pas un seul numéro n'a encore été appelé !

— En ce moment, on s'occupe de la cérémonie d'adieu à la dépouille du maire, répond l'homme à la veste bleue. Ce matin on a incinéré trois personnes, et puis on s'est arrêté. Il faut attendre que

le maire soit entré dans le four et en ressorte, et ce sera votre tour.

— Pourquoi faut-il absolument attendre que le maire ait été incinéré ? s'étonne l'autre.

— Je n'en sais rien.

— Combien de fours avez-vous ? reprend l'autre.

— Deux : un four d'importation, et un four de fabrication nationale. Le four d'importation sert pour les VIP, et le four de fabrication nationale vous est réservé.

— Le maire est bien un VIP ?

— Oui.

— Et on a besoin des deux fours pour lui ?

— En principe, il est prévu que le maire aille dans le four d'importation.

— Si le maire a droit au four d'importation, pourquoi l'autre four est-il bloqué lui aussi ?

— Ça, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que les deux fours sont arrêtés.

Un VIP de la zone des fauteuils adresse un signe de la main à l'homme à la veste bleue, lequel s'empresse de le rejoindre.

— Combien de temps vont prendre les adieux à la dépouille du maire ? demande le VIP.

— Je n'en sais trop rien, répond l'homme à la veste bleue, avant de se taire puis de reprendre : Ça risque de durer encore un moment. Veuillez patienter.

Un retardataire, qui vient d'entrer et qui a surpris leur conversation, lance, debout dans l'allée :

— Si l'on ajoute aux fonctionnaires de la municipalité, tous grades confondus, ceux des arrondissements urbains et des districts, cela fait plus de mille personnes qui vont défiler une par une devant la dépouille du maire pour la saluer. Sans compter

qu'ils ne peuvent pas se permettre d'aller trop vite, ils doivent avancer lentement, et certains vont pleurer un petit moment.

— Tout ça pour un maire ! rétorque, excédé, un VIP.

Le retardataire poursuit :

— C'est comme ça depuis ce matin. Les principales artères de la ville ont été barrées. La voiture qui convoyait la dépouille du maire roulait au pas, suivie d'un cortège de plusieurs centaines de véhicules. Il leur aura peut-être fallu une heure et demie pour couvrir une distance qu'on parcourt habituellement en une demi-heure. À l'heure qu'il est, les artères principales sont toujours condamnées, et la circulation ne reprendra qu'après que les cendres du maire auront été reconduites dans le sens inverse.

Comme les artères principales étaient barrées, les autres avenues étaient embouteillées. Je pense au bruit de carambolage que j'ai entendu ce matin, dans le brouillard, et à la scène de pagaille à laquelle j'ai assisté ensuite. Et aussitôt après, je me souviens qu'il y a quinze jours les journaux et la télévision ne parlaient que de la mort subite du maire. L'explication officielle était que le maire avait succombé brutalement à une crise cardiaque due au surmenage ; mais selon la version non officielle qui circulait sur le Web, il était mort dans le lit de la suite exécutive d'un hôtel cinq étoiles, entre les bras d'une jeune mannequin, emporté par une attaque cardiaque en plein orgasme. La fille, terrorisée, s'était enfuie dans le couloir en criant et en pleurant, oubliant qu'elle était toute nue.

J'entends maintenant les VIP du côté des fauteuils parler de leur sépulture. Du côté des chaises

en plastique, c'est le même sujet de conversation. Du côté des chaises, il est question de sépultures d'un mètre carré ; et du côté des fauteuils, elles sont cent fois plus grandes. Sans doute ceux qui sont dans les fauteuils ont-ils entendu leurs voisins des chaises en plastique, car une des personnalités s'écrie :

— Comment peut-on se loger dans un mètre carré !

Le silence se fait du côté des chaises en plastique. Leurs occupants écoutent, sans en croire leurs oreilles, l'étalage de luxe de leurs voisins. Cinq des six VIP ont bâti leur sépulture au sommet d'une montagne, face à l'océan, au milieu des nuées, une sépulture avec vue sur la mer dont le luxe est à la mesure de leur éminente vertu. Seul le sixième a aménagé sa sépulture dans un vallon, à un endroit environné d'arbres, baigné par un ruisseau, parmi les chants d'oiseaux. La stèle est une pierre naturelle, enracinée là depuis des siècles : à l'en croire, l'époque étant aux produits bio, sa stèle est dans l'air du temps. Les monuments des cinq autres sont, pour les deux premières, les versions miniatures, qui d'une cour carrée de style chinois, qui d'une villa à l'occidentale ; et pour les deux suivantes, des stèles ordinaires, leurs propriétaires prétendant vouloir éviter le tape-à-l'œil. Quant à la dernière stèle, la description qui en est donnée laisse tout le monde pantois : c'est, à l'échelle réelle, la stèle des héros du peuple érigée sur la place Tian'anmen, à cette différence près que l'inscription calligraphiée par Mao Zedong sur la stèle originale – "Les héros du peuple sont immortels" – est devenue : "Le camarade Li Feng est immortel." Cette dernière inscription est aussi de la main de Mao Zedong, les parents de l'intéressé ayant décalqué dans les manuscrits de Mao les caractères dont

ils avaient besoin, avant de les agrandir et de les faire graver sur la stèle.

— Li Feng, c'est moi, précise la sixième personnalité.

— C'est risqué, remarque une autre des personnalités. Qui sait si un jour les autorités ne feront pas abattre ta stèle.

— La chose a déjà été réglée financièrement avec elles, répond Li Feng, sûr de lui. Ce qu'il ne faudrait pas, c'est que des journalistes révèlent l'affaire. C'est pourquoi des gens de ma famille ont déjà envoyé douze personnes pour s'assurer de leur silence. Douze personnes, c'est exactement l'effectif d'une escouade à l'armée. Avec une escouade de gardes pour veiller sur moi, je peux dormir sur mes deux oreilles.

À cet instant, les deux rangées de spots fixés au plafond s'allument. Le crépuscule a laissé place au plein jour, et l'homme à la veste bleue se dirige d'un pas rapide vers la grande porte.

Le maire fait son entrée. Il est vêtu d'un complet veston noir, sa chemise est blanche, et sa cravate noire. Il passe, le visage impassible. On l'a maquillé, ses sourcils sont noirs et épais, et sa bouche a été enduite d'un rouge à lèvres carmin. L'homme à la veste bleue, parti à sa rencontre, le guide avec empressement :

— Si M. le maire veut bien venir se reposer dans le carré Deluxe VIP.

Le maire incline la tête légèrement et suit l'homme à la veste bleue. Deux portes énormes s'ouvrent tout doucement dans le hall, le maire les franchit et elles se referment tout aussi doucement.

Du côté des fauteuils, tout le monde s'est tu. Le carré Deluxe VIP a écrasé la zone VIP des fauteuils. L'argent s'est incliné devant le pouvoir.

De notre côté, celui des chaises en plastique, les bruits de conversation n'ont pas cessé, on continue à discuter des sépultures. On soupire sur leur prix, qui excède désormais celui des maisons. Pour une place d'un mètre carré dans un cimetière situé au diable vauvert et surpeuplé, il n'en coûte pas moins de 30 000 yuans, et encore pour une concession limitée à vingt-cinq ans. Certes, les maisons sont chères mais, quoi qu'il en soit, on en est propriétaire pour soixante-dix ans. Certains, parmi ceux qui patientent ici, ne décolèrent pas. D'autres s'inquiètent de ce qui se passera dans vingt-cinq ans. Dans vingt-cinq ans, il y a fort à parier que les prix se seront envolés, et si leurs parents n'ont pas les moyens de prolonger la concession, leurs cendres sont condamnées à finir comme engrais dans un champ.

Quelqu'un assis à la rangée de devant se lamente :

— On n'a même plus les moyens de mourir !

Le vieux assis à côté de moi ajoute placidement :

— Pas la peine de s'inquiéter pour l'avenir.

Puis il m'explique qu'il y a sept ans de cela il s'est offert pour 3 000 yuans une sépulture d'un mètre carré, et que maintenant elle en vaut 30 000. Il se félicite d'avoir eu le nez creux, car à présent il n'aurait plus les moyens de se la payer.

— En sept ans, soupire-t-il, le prix a décuplé.

Dans le hall, on commence à appeler les numéros. Visiblement, la crémation du maire est terminée, l'urne remplie de ses cendres, recouverte du drapeau du Parti, a été posée dans le corbillard noir qui avance au pas, suivi de centaines de voitures roulant à la même allure. Et la musique funèbre retentit dans les rues barrées… Les numéros destinés aux VIP sont précédés de la lettre V, tandis que les numéros

ordinaires sont précédés de la lettre A. J'ignore quelle est la lettre qui précède le numéro des Deluxe VIP comme le maire. Peut-être n'en ont-ils pas besoin.

Les six VIP qui ont droit à un V sont maintenant tous passés. Et les numéros en A défilent à toute vitesse. Comme me l'a annoncé l'homme à la veste bleue, il y a beaucoup d'absents. Parfois, on appelle dix numéros à la suite sans que personne ne se manifeste. Je viens de remarquer que l'homme à la veste bleue se tient debout dans l'allée, à ma hauteur. Je lève la tête vers lui, et sa voix fatiguée retentit de nouveau :

— Les gens qui ne répondent pas à l'appel, ce sont ceux qui n'ont pas de sépulture.

Moi qui n'ai ni urne, ni sépulture, je me demande ce que je fais ici.

J'entends qu'on appelle le A64, c'est mon numéro. Je ne me lève pas. Après trois appels, on passe au numéro A65, et la femme assise à côté de moi se lève. Elle porte un habit de longévité traditionnel un peu dans le style de la dynastie des Qing, et ses longues manches se balancent tandis qu'elle s'éloigne.

Le vieillard assis à côté de moi attend toujours, et il continue de parler. Il explique que même si sa sépulture est un peu loin et d'un accès peu commode, elle est plutôt bien située : il y a un petit lac devant, et on vient de planter de jeunes arbres. Comme une fois là-bas il n'en bougera plus, peu importe qu'elle soit un peu loin et d'un accès peu commode. Après cela, il s'enquiert du lieu de ma sépulture.

Je secoue la tête.

— Je n'ai pas de sépulture.

— Si tu n'as pas de sépulture, où vas-tu aller ? s'étonne-t-il.

Je sens que mon corps se lève et qu'il m'emmène hors du hall d'attente.

*

Je me trouve à nouveau au milieu du brouillard et des flocons qui tourbillonnent, mais je ne sais où aller. Je suis en proie au doute : je sais que je suis mort, mais j'ignore de quelle façon.

Je marche dans la ville qui se dévoile par intermittence. Mes pensées tentent de s'orienter dans les entrelacs de la mémoire. Je me dis qu'il faudrait que je remonte à la dernière scène à laquelle j'ai assisté de mon vivant, car elle doit se situer au bout du chemin de ma mémoire. Dès que je l'aurai trouvée, j'aurai trouvé également le moment de ma mort. Mes pensées, guidées par le mouvement de mon corps, traversent un grand nombre de scènes qui voltigent comme des flocons de neige, et enfin elles parviennent à ce jour-là.

Ce jour-là, c'était apparemment hier, ou avant-hier, ou bien aujourd'hui. Ce qui est sûr, c'est que c'était le dernier jour de mon existence dans l'autre monde. Je me vois marchant dans une rue, face au vent froid.

*

J'ai marché devant moi et suis arrivé sur la place de la mairie. Deux cents personnes environ protestaient contre les expulsions autoritaires. Elles n'avaient pas de banderoles, elles ne criaient pas de slogans, elles